

Chateaubriand

ou

le génie aux mille facettes

Cette causerie, destinée à permettre un premier contact avec Chateaubriand, a été prononcée devant la société culturelle La Guirlande, patronnée par la ville de Vincennes. Bien des précisions ont été empruntées à la biographie publiée par Jean-Claude Berchet. Les textes de Chateaubriand ont été lus par la comédienne Mireille Pédaugé.

Pourquoi s'intéresser aux « facettes » de Chateaubriand ? Ne serait-il pas plus simple d'étudier seulement ses ouvrages ? La réponse est la suivante : dans son cas, on ne peut séparer l'œuvre de l'auteur .

Si encore cet homme était simple. Mais non ! Tout, chez lui, semble se contredire :

- poète fleuri de la fin du XVIIIème siècle lorsqu'il est tout jeune, il crée bientôt le romantisme français ;
- même quand il se situe à droite, il admire Rousseau ;
- avocat de la branche aînée des Bourbons, il la secoue si fort qu'il finit par être détesté du roi et de sa famille ;
- visionnaire politique, il décrit notre société d'aujourd'hui, annonce la démocratie mais répugne à la faire naître ;
- admirateur de l'Amérique et des Indiens, il déteste les Américains ;
- écrivain catholique, il va de femme en femme ;
- grand voyageur, il ne se sent heureux que dans son parc de la Vallée aux Loups ...et l'on pourrait encore multiplier les exemples.

Un détail montre bien qu'avec Chateaubriand on ne sait jamais sur quel pied danser. Quel est son prénom ? Pour la plupart des lecteurs, il s'appelle François-René. Pas si simple ! Dans son dossier militaire, François et René ne sont pas reliés par un trait d'union et, jusqu'en 1814, il a toujours signé ses ouvrages François-Auguste ; Auguste était le prénom de son père. La vérité est qu'il se prénommait François tout court, René étant son second prénom. D'ailleurs, étant enfant, on le surnommait Franchin qui est un diminutif de François. Ce qui n'empêche pas ses admirateurs et ses admiratrices de l'appeler René comme le héros romantique par excellence dont il est le père...René comme on dit Jean-Jacques.

Qu'il est donc difficile de cerner cet homme tour à tour soldat, voyageur, miséreux puis pair de France, ambassadeur, ministre mais par dessus tout écrivain...un écrivain qui a touché à presque tous les genres puisqu'on le retrouve poète, essayiste , historien, journaliste, auteur de nouvelles, d'une tragédie, d'épopées en prose, de récits de voyage, mémorialiste, biographe et même auteur de chansons. Il y a un genre toutefois qu'il n'a jamais effleuré : le roman populaire.

Pour bien comprendre son rôle, il ne faut jamais oublier qu'il est né en 1768 à Saint-Malo,

un jour de tempête (pour le père du romantisme, la météo ne pouvait pas faire moins) et qu'il est mort en juillet 1848. Il a donc connu et vécu les plus extraordinaires bouleversements que la France a subi en quelques dizaines d'années. Songez qu'il a vu le jour sous le règne de Louis XV, dans une province riche en traditions où son père, à Combourg, avait rétabli une foire médiévale. Et il est mort après la chute de Louis-Philippe, cinq mois seulement avant l'élection de Louis-Napoléon à la présidence de la République. Cette année-là paraît le *Manifeste du Parti communiste* et cela fait plus de trente ans que voguent des bateaux à vapeur, treize ans que Daguerre a réussi à développer des photos sans parler des trains qui transportent voyageurs et marchandises et du télégraphe électrique qui transmet les nouvelles. En quelques dizaines d'années, la plupart des Français sont donc passés du Moyen Age à la société industrielle. Ce phénomène, Chateaubriand l'a tout de suite pris en compte. Il écrit : « Je me suis rencontré entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles. » Avec les *Mémoires d'outre-tombe*, le lecteur traverse, lui aussi, les deux fleuves. Chateaubriand est un passeur. C'est la première facette de son génie.

Il voit donc le jour un an avant Napoléon, dans l'hôtel de la Gicquelais, près de la tour Solidor. Ce bâtiment est aujourd'hui l'hôtel Chateaubriand. La chambre où il est né est tout en haut et, de là, par dessus les remparts, vous pouvez apercevoir le rocher du Grand-Bé où il est enterré.

Son père appartenait à une vieille famille aristocratique bretonne. Pour récompenser les faits d'armes de ses ancêtres, saint Louis les avait autorisés à porter un blason fleurdelisé accompagné de cette fière devise : « J'ai de mon sang rougi la bannière de France ». Aussi la légende familiale raconte-t-elle que les Chateaubriand sont apparentés aux ex-souverains d'Angleterre, aux rois d'Aragon et même au Cid et à Chimène.

Et pourtant la branche des Chateaubriand dont descendait François était tombée dans une quasi-misère. A quinze ans, Auguste, le père, ne voulant plus être à la charge de sa mère, s'engage comme simple matelot, devient capitaine puis armateur. Il s'enrichit dans le commerce triangulaire qui implique le transport des esclaves. Il achètera ensuite le comté de Combourg afin de redonner un ancrage terrien à sa famille.

Chateaubriand est donc noble et l'on ne peut comprendre ni l'homme ni ses ouvrages ni son rôle politique si on l'oublie. Cette noblesse ne l'empêchera pas d'être souvent catalogué à gauche mais aussi elle le liera à la branche aînée des Bourbons même s'il juge qu'ils ne valent pas tripette. Et c'est parce qu'il est noble qu'il veut mettre la liberté au-dessus de tout. Pensez aux libertés bretonnes que les petits nobles, y compris François, ont défendues l'épée à la main juste avant la Révolution. Chateaubriand, l'homme de la liberté, voilà encore une facette du personnage. Toutefois, la liberté défendue par les nobles bretons n'était pas tout à fait celle du tiers état.

Lorsque la famille quitte Saint-Malo pour Combourg, François, le petit dernier, a neuf ans et sa mère a déjà attrapé la cinquantaine. Pieuse et papoteuse, elle a six enfants vivants. L'aîné, Jean-Baptiste, héritera de Combourg et aidera François. Viennent ensuite les sœurs : Marie-Anne, Bénigne et Julie qui, toutes les trois, épouseront des officiers et habiteront Fougères. Julie fréquentera aussi les salons littéraires parisiens, en ouvrira un et mourra

confite en dévotion. Mais la préférée de François est Lucile qui a quatre ans de plus que lui. Tourmentée elle aussi par la poésie, elle dira à son frère : « ce que tu ressens, peins-le ».

Jamais François ne fut dorloté si ce n'est par une domestique, La Villeneuve, qui lui donnait en cachette des sucreries et du vin. Durant son enfance et sa jeunesse, il fut ballotté entre Combourg, Saint-Malo, Plancoët où demeurait sa grand-mère maternelle et puis Dol, Rennes et Brest où il fit ses études.

Au château de Combourg, dans cette forteresse si vaste qu'on aurait pu y installer un grand seigneur, ses chevaliers, ses pages, ses gardes et sa domesticité, Auguste avait dispersé sa famille. On imagine le petit François, allant se coucher la bougie à la main, obligé de grimper l'escalier d'une tour, de traverser des corridors hantés par un fantôme à jambe de bois et, comble de l'horreur ! de temps en temps par la jambe de bois sans son propriétaire. Pour tout arranger, il y avait aussi le fantôme d'un chat. Et si le soir François n'avait pas l'air très sûr de lui, son père, grand, sec, les yeux fixes, lui disait : « monsieur le chevalier, auriez-vous peur ? »

Le chevalier fera de bonnes études qui s'arrêteront toutefois avant ses seize ans. Ce qui ne l'empêchera pas, au fil des années, de devenir un rat de bibliothèque, de savoir le latin, le grec, un peu d'hébreu, l'italien, l'anglais, de s'adonner à la botanique, à l'histoire, à la philosophie, de traiter de sujets religieux et artistiques, enfin d'explorer tous ceux que doit connaître un homme politique pour nourrir ses discours ; c'est ainsi qu'il sera conduit à parler d'économie et de la réforme de la magistrature.

Pendant deux ans, après avoir quitté Brest, il vivra à Combourg avec ses parents et Lucile. Il errera dans les bois. Romantique avant d'avoir inventé le romantisme en France, il tentera de se suicider avec un vieux fusil de chasse. Heureusement pour la France et sa littérature, le coup ne partira pas.

Lorsqu'il atteint ses dix-huit ans, son père est las de le voir vagabonder. Aussi Jean-Baptiste lui procure le moyen d'entrer dans un régiment avec l'espoir de devenir cadet-gentilhomme puis sous-lieutenant. Le 9 août 1786, il quitte sa forêt pour Cambrai où cantonne le célèbre régiment de Navarre. Son père lui donne cent louis (ce qui est une jolie somme mais elle est prise sur son futur héritage) et lui remet sa vieille épée. On dirait qu'Alexandre Dumas s'est inspiré de cette scène pour le début des *Trois Mousquetaires*. François, qui a failli devenir prêtre puis marin, va donc embrasser la carrière des armes.

A part quelques brefs passages, François ne séjournera plus à Combourg. Et pourtant les bois qui entourent le château auront marqué sa vie. C'est là en effet qu'il écrit ses premières poésies dont *l'Amour à la campagne* :

« Rentré dans la nuit des tombeaux,
Mon ombre, encor tranquille et solitaire
Dans les forêts cherchera le repos. »

L'Amour à la campagne sera publié plus tard dans *l'Almanach des Muses*, ce qui pour François, sera bien plus important que d'avoir été présenté au roi à Versailles par l'entremise de Jean-Baptiste.

C'est aussi à Combourg que François a fait la connaissance d'une compagne qui vivra avec lui toute sa vie, plus longtemps que sa femme Céleste, plus longtemps que Juliette Récamier : la Sylphide , qui est une apparition, un esprit aérien, son inspiratrice.

Quelques mots sur la carrière de François au régiment de Navarre. Elle durera plus de quatre ans . Comme il n'est pas passé par une école militaire comme Bonaparte, il sera astreint à faire ses classes à Cambrai puis à Dieppe sous la direction d'un sous-officier. Il apprendra le tir, le maniement du fusil et l'exercice à la baïonnette. Il y prendra goût et dirigera même l'instruction des recrues. Mais, pour des raisons administratives, il aura toujours l'impression de rester une sorte d'officier en contrat à durée déterminée. Comme beaucoup, à la fin de 1790, il quittera son régiment sans tambour ni clairon. En attendant, comme il ne doit que six mois de service par an, il se rend souvent à Fougères chez ses sœurs. Et là, parmi plusieurs enfants, il rencontrera une petite fille qui laissera de lui un portrait original. Dans sa biographie de Chateaubriand, Jean-Claude Berchet rapporte les propos d'Emilie de Langan : « Il était aussi gai, aussi aimable qu'on peut l'être. Il était très bon, d'une société fort douce, aimant les enfants et s'en occupant avec toute son amabilité. » Plus tard, il sera heureux de se retrouver avec quelques amis, au sein de ce qu'il appellera ses « petites sociétés ». Le Chateaubriand que l'on connaîtra ensuite, piqué dans un salon près de la cheminée , sans rien dire, ce Chateaubriand ne sera que le fruit d'une timidité malade. Cet homme-là et le charmant compagnon qui n'aime vivre qu'avec peu de monde autour de lui sont deux facettes du même personnage.

1789...Prise de la Bastille...François, qui navigue entre son régiment, Fougères et les salons littéraires parisiens, raconte les événements dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « on promenait dans des fiacres les vainqueurs de la Bastille, ivrognes heureux déclarés conquérants au cabaret ; des prostituées et des sans-culottes commençaient à régner et leur faisaient escorte. Les passants se découvraient avec le respect de la peur devant ces héros dont quelques uns moururent de fatigue au milieu de leur triomphe ».

Neuf jours plus tard, il sera à nouveau scandalisé en voyant défiler à la hauteur de son nez (il est à une fenêtre du premier étage de son hôtel) les têtes de Foulon et de Bertier plantées chacune au bout d'une pique. Mais, ce jour-là, il va réagir. Il traite de « brigands » les assassins du successeur de Necker et de son gendre. Les « cannibales », comme il dit dans les *Mémoires* , vont tenter d'enfoncer la porte cochère pour couper le cou à cet aristocrate de vingt-et-un ans mais ils n'en ont pas le temps car on les poursuit.

Après ces lignes, doit-on dire que Chateaubriand n'est décidément qu'un fieffé réactionnaire ? Pas si vite car voici ce qu'il écrit ensuite : « on admira ce qu'il fallait condamner, l'accident, et l'on n'alla pas chercher dans l'avenir les destinées accomplies d'un peuple, le changement des mœurs , des idées, des pouvoirs politiques, une rénovation de l'espèce humaine dont la prise de la Bastille ouvrait l'ère, comme un sanglant jubilé. »

Son frère avait épousé une demoiselle Rosambo, petite-fille de Malesherbes. En 1790, entre ce vieux monsieur qui avait autrefois protégé les philosophes et le jeune poète-soldat le courant passe. Il passe d'autant mieux que François se rend compte qu'écrire des petites poésies ne l'emmènera pas loin. Il aspire à une vaste épopée sur la nature. Mais, avant cela, il faut aller la voir, la nature. Pas celle des bergeries, non ! la nature grandiose, celle de

l'Amérique du nord. Malesherbes l'approuve. François se donne même un objectif scientifique : découvrir le passage du Nord-Ouest qui relie l'Océan glacial arctique au Pacifique. C'est le détroit de Béring. « Monsieur de Malesherbes, écrira-t-il, me montait la tête sur ce voyage. J'allais le voir le matin : le nez collé sur des cartes, nous comparions les différents dessins de la coupole arctique. Au sortir de ces conversations, je feuilletais Tournefort, Duhamel, Bernard de Jussieu, Grew, Jacquin, le dictionnaire de Rousseau, *Les Flores élémentaires*. » Ce passage des *Mémoires* est capital car il dévoile deux autres facettes du personnage. D'abord, il deviendra un très grand voyageur. A son époque, aucun écrivain ne va parcourir comme lui une partie des Etats-Unis, une bonne portion de l'Europe, la Turquie, le Proche-Orient, l'Egypte et la région de Tunis. De plus, il ne se contentera pas de traverser ces pays ainsi que de nombreuses régions de France, il les décrira. Quant à la deuxième facette, je l'ai déjà évoquée, il est un très gros lecteur, un bûcheur. Ses amis lui reprocheront parfois d'alourdir ses récits par trop de citations : François est un autodidacte qui a besoin d'être conforté par les voyageurs qui l'ont précédé.

Avril 1791, départ pour l'Amérique. Il met trois mois pour traverser l'océan. Il arrive le 2 juillet et rembarquera le 10 décembre. Il aura donc passé cinq mois aux Etats-Unis. A partir de Baltimore, il bourlingue à pied, à cheval, en diligence et en bateau. Il herborise mais surtout, grâce à son guide-interprète hollandais, il parle avec les Indiens, voyage avec eux, passe des soirées autour du feu de camp, fume le calumet et se fait soigner par eux lorsqu'il est blessé. Il les interroge sur leurs coutumes, leur religion, effectue un vrai travail d'ethnologue auquel Levi-Strauss rendra hommage. Il a un fusil et une corne pour les chiens. Il est habillé en trappeur comme Davy Crockett et il est coiffé d'une drôle de calotte en drap rouge. Ses cheveux flottent dans le dos et il porte une longue barbe. On le verrait bien dans *La Conquête de l'Ouest* à ceci près qu'il est moins grand que James Stewart puisqu'il ne mesure que 1 m. 63.

Ses récits fourmillent d'anecdotes. Par exemple, dans une clairière, il rencontre M. Violet, ancien marmiton du général Rochambeau, qui racle un petit violon et apprend la contre-danse à des Iroquois qui se mettent à sauter comme des diables.

Dès la fin du mois, il se rend compte qu'il est ridicule, sans grosse somme d'argent et donc sans matériel, de vouloir découvrir le passage du Nord-Ouest. Il se convainc alors qu'il n'est là que pour effectuer une reconnaissance. Du coup, il se sent libre de flâner, de prendre des notes pour un ouvrage sur la vie des Indiens ; ce qui le conduira à écrire *Atala, René, Les Natchez et Le Voyage en Amérique*. Aussi, au lieu de continuer vers l'ouest avec l'intention de remonter la côte du Pacifique, il prend la direction du nord pour aller voir les Grands Lacs. Près de Niagara, il écrit ce magnifique poème en prose : *Une nuit dans les déserts du Nouveau Monde*.

« Une heure après le coucher du soleil la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts, comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée, tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieus des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'il croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune

descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaisait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons ; des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Après tout aurait été silence et repos sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires. »

En s'approchant des chutes, François dérape et tombe sur un redan qui surmonte les flots. Il se casse le bras gauche. Il s'évanouit. On le hisse avec des cordes et on le transporte dans le village indien le plus proche. Il renvoie son Hollandais et séjourne une douzaine de jours chez ses nouveaux amis qui vont le soigner entre deux chansons psalmodiées par la petite Mila. Une fois rétabli, avec un groupe de Canadiens il file vers le sud en direction du Mississipi. Mais il n'ira pas jusque là. L'argent commence à manquer. Il descend l'Ohio, arrive au Kentucky puis remonte vers la Virginie. A-t-il vu tout ce qu'il a décrit et notamment le pays natchez au nord de la Nouvelle-Orléans ? Certainement pas. Henri Guillemin l'a accusé d'avoir trompé le lecteur. A cette critique, voici ce que répond, par avance, Sainte-Beuve : « quelques inadvertances de souvenirs ne surprendront personne. Mais dans ce journal sans date, dans ces forêts sans nom, en descendant ce fleuve qu'il ne nomme pas davantage, c'est là qu'il est en pleine vérité, en plein sentiment de la nature américaine ». Voilà ce que l'on peut dire de plus juste sur cette autre facette de Chateaubriand: le voyageur-poète. A quoi l'on peut ajouter que François n'est pas là pour écrire un reportage (le genre n'existe d'ailleurs pas encore) mais pour illustrer une œuvre d'imagination.

Sur la route, près de Philadelphie où il va rencontrer Washington, il passe la nuit dans une ferme-auberge. Et là, près de la cheminée, il trouve un vieux journal qui porte en titre : « Flight of the king ». C'est le récit de la fuite à Varennes. Ce journal décrit aussi le rassemblement d'une bonne partie des officiers français sous le drapeau des Princes. Sa résolution est prise : il rentre. Sa mère paiera le voyage.

Le 2 janvier 1792, il débarque au Havre. Et, dès le début de février, pour qu'il puisse s'équiper, sa famille l'incite à épouser une amie de Lucile. Elle se nomme Céleste Buisson de la Vigne et, paraît-il, elle a du bien. Elle est frêle, plutôt jolie. Et là, nous rencontrons une nouvelle facette du caractère de Chateaubriand : sur certains sujets, il n'a aucune volonté. Voici ce qu'il dit de son mariage : « L'affaire fut conduite à mon insu. Lucile aimait mademoiselle de la Vigne et voyait dans ce mariage l'indépendance de ma fortune. Faites-donc, dis-je. Chez moi, l'homme public est inébranlable, l'homme privé, lui, est à la merci de quiconque se veut emparer de lui et, pour éviter une tracasserie d'une heure, je me rendrais esclave pendant un siècle ».

En juillet 1792, avec son frère, il arrive à Bruxelles. Dîner chez le baron de Breteuil. François est prêt à partir pour la guerre ; son sac est derrière la porte. Rivarol, qui joue les oracles, est gêné par la présence de ce jeune homme de vingt-quatre ans, bronzé, les cheveux plats et qui ne dit mot. Le baron, s'apercevant de la curiosité de Rivarol, demande à Jean-Baptiste : « d'où vient votre frère, le chevalier ? Je répondis, écrit Chateaubriand, de

Niagara. Rivarol s'écria : de la cataracte ? Je me tus. Il hasarda un commencement de question : et monsieur va ? Où l'on se bat, interrompis-je. » Cette réplique jeta un froid. On se leva de table. François ne supporte pas la suffisance des émigrés de salon. De plus, il se trouve dans une situation inconfortable : il s'est marié sans amour, pour de l'argent, avec une jeune fille qui n'en a pas et il va risquer sa vie pour une cause à laquelle il ne croit guère. Il écrit en effet dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « je ne partageais aucune des illusions de mes camarades, ni relativement à la cause qu'ils soutenaient, ni pour le triomphe dont ils se berçaient. »

A Thionville, il est blessé à la cuisse puis démobilisé. Il tente de rejoindre Ostende à pied afin de s'embarquer pour Jersey où il a de la famille. En guise de pansement, il porte un bouchon de paille. La plaie s'infecte. Et voici qu'il attrape la dysenterie et la variole si bien qu'en Belgique, près de Marche-en-Famenne, sur un chemin désert, en pleine nuit, il s'écroule. Il délire. Il va mourir. Heureusement, un convoi de soldats du prince de Ligne passe par là. L'un d'eux, motivé par un besoin urgent, descend de voiture. Il bute dans un corps. Le corps gémit. Ces braves gens le chargent dans leur charrette. Il est sauvé. Nos amis belges élèveront un petit monument à cet endroit.

A Ostende, il embarque, couche à fond de cale sur les galets qui lestent le navire et, à nouveau, il manque de mourir si bien que le capitaine, qui ne veut pas d'ennuis avec un cadavre à bord, l'abandonne sur le quai de Saint-Pierre à Guernesey. C'est une brave femme qui le trouve là. Elle aussi lui sauve la vie. Il repart pour Jersey. Là, son oncle qui vit en exil avec ses enfants, le recueille mais ne peut le garder longtemps car il n'a plus d'argent. Grâce à une somme expédiée par sa mère et son frère, il va ensuite prendre un logement et se remettre avant de gagner Londres. Arrivé en mai 1793, il va frôler la mort une troisième fois. Ayant dépensé tout son pécule, il vit dans un galetas. Il n'a plus ni pain ni sucre ni thé. L'un de ses proches, ancien conseiller au Parlement de Bretagne, Hingant de la Tiemblais, rendu fou par la misère, tente de se suicider d'un coup de couteau. François ne vaut guère mieux.

Enfin les choses s'améliorent un peu. Un journaliste émigré va lui trouver du travail en province. Il devient professeur de français. A Beccles, dans le Suffolk, alors qu'il dîne dans une taverne et qu'un client lit tout haut le journal, il apprend une terrible nouvelle : son frère Jean-Baptiste, la femme de Jean-Baptiste, les beaux-parents Rosanbo et Malesherbes ont tous été guillotins le 22 avril 94. Il savait déjà que sa mère, âgée de soixante-huit ans, était emprisonnée à Paris et que Céleste et deux de ses sœurs l'étaient à Fougères. Cette tragédie le marquera. Jamais il n'admettra la violence des révolutions.

Entre 1794 et 1796, il va gérer à Bungay la bibliothèque d'un pasteur cultivé et alcoolique, M. Ives, dont la fille Charlotte est follement amoureuse de lui. C'est Mme Ives qui, prenant son courage à deux mains, demandera à François s'il veut bien épouser Charlotte. Abasourdi, confus, il doit bien avouer qu'il est déjà marié. Il fait alors la seule chose qu'il y avait à faire : il prend ses jambes à son cou.

1797...François est toujours en Angleterre. Il a juste de quoi manger et, à l'âge de vingt-neuf ans, il publie à Londres son *Essai sur les Révolutions anciennes et modernes*, un gros bouquin, fruit d'un travail de compilation et de réflexion. *L'Essai* égratigne l'Ancien Régime, le clergé mais aussi les philosophes, les Jacobins et le Directoire. Peut-être en raison de son pessimisme, cette œuvre n'aura pas beaucoup de succès. Rien à voir avec le tintamarre

provoqué par les ouvrages que Chateaubriand publiera après son retour en France en 1800 : *Atala* en 1801, et *Le Génie du Christianisme* en 1802.

Dans *Atala*, on voit un jeune Natchez, Chactas, qui se laisse entraîner dans une randonnée initiatique avec une fiancée intouchable. Atala se suicide car elle pense, à tort, qu'elle n'a pas le droit de se marier en raison d'un vœu religieux. C'est aussi dans cette nouvelle que « des lianes traversent des bras de rivière sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs » et que des ours enivrés de raisins chancellent sur les branches.

Publié cinq ans après *l'Essai sur les Révolutions*, *Le Génie du Christianisme* est plus confiant dans l'homme. Il montre que l'humanité progresse grâce aux lumières distribuées par la religion surtout dans les arts. Pourquoi ce revirement ? Parce que, entre ces deux ouvrages, Chateaubriand s'est converti. Avant de mourir en effet sa mère avait eu du chagrin en lisant ce qu'il avait écrit sur l'Eglise ; en l'apprenant, François avait pleuré et il avait cru. Tout simplement. Mais le *Génie* ne nous apporte pas seulement un catholicisme « plaisant et utile » comme le dit Théophile Gautier. L'auteur nous ouvre toutes grandes les portes de la nature et il rend compte de la mélancolie moderne. Dès 1802, Chateaubriand définit en effet l'une des grandes caractéristiques du romantisme : le vague des passions. L'homme a encore des désirs mais il n'a plus d'illusions. C'est le *Génie* qui fera de Chateaubriand une véritable idole vivante de la littérature, au moins pendant la première moitié du siècle.

Pour achever son ouvrage, François se fait aider par une jeune femme, Pauline de Beaumont, fille d'un ministre de Louis XVI . Pour travailler, elle et François s'enferment pendant sept mois dans une petite maison de Savigny-sur-Orge. Pauline fait office de secrétaire et de documentaliste. Ils vivent maritalement et reçoivent des amis qui resteront les amis les plus chers de François, lequel n'avait qu'une terreur: voir arriver Céleste qui vivait en Bretagne et à qui il racontait qu'il était encore trop pauvre pour entretenir décentement un ménage. Finalement le *Génie* sera publié en avril 1802, quatre jours avant le Te Deum à Notre-Dame de Paris qui proclame la volonté de Bonaparte d'avoir une religion à sa botte.

Apparaît alors une nouvelle et double facette de Chateaubriand. Lui qui revendiquera si fort son indépendance au point de s'opposer plus tard à Napoléon lui-même, à Louis XVIII, à Charles X et à Louis-Philippe , le voici qui, au début de sa carrière, écrit pour la deuxième édition du *Génie* une dédicace à Bonaparte dont voici la dernière phrase : « continuez à tendre une main secourable à trente millions de chrétiens qui prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus. » Cette flatterie lui vaudra bientôt une place de secrétaire de légation à Rome.

Le Génie du Christianisme renferme une nouvelle qu'il publiera à part en 1805 tellement elle plaît aux lecteurs . Cette troisième bombe littéraire, c'est *René*. Dans ce récit d'une quarantaine de pages, on revoit Chactas. Quant à René, que l'on retrouvera dans les Natchez, c'est un jeune Français qui aime trop tendrement sa sœur Amélie. Pour échapper à cet amour, Amélie s'enfermera dans un couvent où elle mourra. René, lui, partira au loin. Dans ce petit roman figure cette phrase célèbre : « levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie. » Ce premier héros romantique français a tous les attributs du genre : il est jeune, beau et marqué par un destin impitoyable. Toutefois, et là encore on met le doigt sur la complexité de Chateaubriand, après avoir engendré ce personnage, vite devenu un modèle, l'auteur se dira agacé par tous les René au petit pied qui se disent lassés de

tout sans avoir rien connu.

Arrive 1803, année riche et malheureuse. Chateaubriand s'éprend d'une blonde ravissante, Delphine de Custine, et délaisse Pauline. Nommé secrétaire de légation, le 26 mai il part pour Rome. A peine arrivé, ses ennuis commencent. Sa plus grosse bévue : rencontrer le roi, la reine et l'ex-roi de Sardaigne accusés par Paris de manœuvrer contre le Premier Consul. L'ambassadeur de France se met en colère et il est d'autant plus dangereux qu'il s'agit du cardinal Fesch, oncle de Bonaparte. L'irascible patron de Chateaubriand l'envoie aussitôt dans un grenier plein de puces donner des coups de tampon sur des passeports.

Et puis, fin juin, Pauline de Beaumont, expirante, arrive en Italie. Pauline est phthisique. Ce qu'elle veut, c'est mourir près de celui qu'elle aime. Opération réussie. François se montre à la hauteur. Il va la chercher à Florence, la promène en voiture et la garde dans ses bras jusqu'à son dernier souffle. Après sa mort, il fait ériger à ses frais un simple et magnifique bas-relief sur son tombeau en l'église Saint-Louis des Français.

Janvier 1804...Chateaubriand quitte Rome. Il est nommé chargé d'affaires auprès de la République du Valais. Avant de gagner son poste, il doit, bien entendu ! passer par la France. Alors qu'il est en route, il apprend la nouvelle qu'il redoutait : sa femme a quitté Fougères. Elle l'attend à Paris. Cela fait douze ans qu'ils sont mariés et il n'a jamais vécu avec Céleste exceptés quelques jours par ci-par là. On ne peut pas dire qu'il la déteste. Non ! Il ne l'aime pas. C'est tout. Et pourtant Céleste est loin d'être sottie. Elle sait tenir une maison. Elle est fine mouche. Elle a de la répartie. Elle rédige un journal qui servira plus d'une fois à François pour les *Mémoires d'outre-tombe*. Elle est au courant des liaisons de son mari ,au moins de certaines d'entre elles. Bien sûr ! elle lui fait des scènes. Mais ce qu'elle déteste surtout chez François, c'est son impulsivité qui le poussera à quitter volontairement des emplois largement rémunérés car elle a horreur de vivre « en petit ménage ». Et pourtant, malgré tous ses défauts, elle aime son mari et sait se servir d'une arme terrible pour qu'il ne la quitte pas définitivement : elle joue la grande malade.

En mars 1804, coup de tonnerre. Bonaparte, qui veut faire savoir aux Princes qu'il est là pour longtemps, fait fusiller le duc d'Enghien en prétextant qu'il était pour quelque chose dans le complot de Cadoudal. Six jours plus tard, François donne sa démission. Là, on rencontre le vrai Chateaubriand : celui qui, jusqu'à sa mort, saura se fâcher avec les puissants.

Le 10 novembre, Lucile meurt. Après une vie malheureuse, elle tombe d'un premier étage. Elle n'avait plus toute sa tête. François avait déjà perdu son père avant la Révolution, sa mère des suites de sa captivité, Jean-Baptiste qui avait été guillotiné et Julie , une autre de ses sœurs, celle qui avait fréquenté le monde littéraire.

1806...Encore une année capitale pour François. Delphine de Custine, surnommée « Grognon » tellement elle sait se montrer désagréable dès qu'elle n'est plus aimée, a laissé la place à Natalie de Noailles. Natalie est une artiste. Elle dessine. Et elle dessine si bien que son frère, Alexandre de Laborde, auteur d'un *Voyage en Espagne* a décidé de la prendre dans son équipe chargée d'illustrer son livre. Mais, pour cela, il faut qu'elle aille sur place. Alors Natalie et François échafaudent un plan extravagant mais qui sera mené à bien. Il partira faire le tour

de la Méditerranée pour engranger des descriptions destinées à son nouvel ouvrage, *Les Martyrs*, et, au retour, ils se retrouveront à Grenade. Tout cela est très bien mais voyager sur terre et sur mer pendant onze mois avec un domestique, acheter des vivres, des armes, louer des chevaux finit par coûter très cher. Qui finance ? Eh bien ! C'est lui, grâce à ses articles dans *Le Mercure* et *Le Journal des Débats* de son ami Bertin et grâce à une nouvelle édition du *Génie du Christianisme*. Pour être certain que le *Mercure* prenne bien ses articles, il en est d'ailleurs devenu le principal actionnaire.

Mais l'argent ne suffit pas. Il faut aussi des recommandations dans ces régions soumises aux Turcs. Chateaubriand n'en manquera pas. Il part muni d'une lettre de Talleyrand destinée à l'ambassadeur de France auprès de la Sublime Porte. Ce qui prouve que Napoléon, malgré la démission de François, n'est pas si méchant que cela à son égard, à condition qu'il ne fasse pas de politique. Bref ! Tout va bien. Sauf pour une personne, Céleste. Il la laissera à Venise. Pas question de s'encombrer d'elle alors qu'il va affronter des tempêtes, risquer sa vie chez les Turcs, rencontrer des brigands, philosopher à Sparte, se recueillir à Jérusalem...et tomber dans les bras de Natalie à Grenade. Si vous voulez des détails sur ce périple extraordinaire, lisez *L'itinéraire de Paris à Jérusalem*.

4 juillet 1807, un mois après son retour à Paris, encore un coup d'éclat. Dans *Le Mercure*, il publie un article tonitruant contre l'Empereur. Le style est celui d'un très grand polemist. On n'en est plus aux fleurs et aux ours un peu pompettes que l'on rencontrait dans *Atala*.

« Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on entend plus retentir que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur ; lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire. »
Quelle mouche a donc piqué François ? Tout simplement, pendant son voyage, il a perçu la dangerosité du despotisme chez les Turcs et il a acquis la conviction que seule une restauration de la monarchie légitime pourra assurer à la France un durable repos et les libertés fondamentales. Il va donc associer monarchie et liberté.

Napoléon réagit. Il dit : « Je vais le faire sabrer sur les marches des Tuileries. » En réalité, il va le châtier autrement : après lui avoir recommandé fermement de se tenir tranquille, il va le toucher au portefeuille en lui saisissant sans indemnité l'essentiel de ses actions du *Mercure* dont il était devenu depuis peu le seul propriétaire. Du coup, François est dépouillé alors qu'il achète sa maison de la Vallée aux Loups. Comment va-t-il s'en sortir ? Uniquement avec un prêt de 20.000 frs représentant la totalité de l'achat et qui sera gagé sur la maison elle-même.

Et voici notre grand voyageur devenu jardinier alors qu'il n'a que trente-neuf ans. Il espère finir ses jours dans son hameau situé pas très loin de Paris mais tout de même à l'abri de l'agitation. Il écrit : « j'allais, muni d'une pair de sabots, planter mes arbres dans la boue... me représentant ce que serait mon parc dans l'avenir car alors l'avenir ne manquait point ».

1808...Chateaubriand fait la connaissance d'une femme qui va beaucoup compter dans sa vie, Claire de Duras. Claire élevait ses deux filles, publiait des romans qui ont été récemment réédités et n'a jamais été la maîtresse de Chateaubriand mais une fervente admiratrice, sa « chère sœur » et surtout, rôle qu'elle partagera avec Mme Récamier, sa conseillère politique.

27 mars 1809, publication des *Martyrs*, grande épopée en prose. Cette fois encore, François apporte du nouveau. Il restitue le monde antique. On y voit des barbares violents et pittoresques. Finie l'époque des historiens qui décrivaient Attila comme « un prince galant et fort aimé des dames ». Le héros, Eudore, est un Grec qui va affronter les Francs. Les Francs, les voici :

« Parés de la dépouille des ours, des veaux mains, des aurochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces.../..Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse ; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le muflon des dogues et des loups.

Ils serrent leurs boucliers contre leurs bouches, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher ; puis tout à coup poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit à la louange de leurs héros :

« Pharamond ! Pharamond ! Nous avons combattu avec l'épée ! »

Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence ; et, à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javalot leur poitrine couverte de fer. »

En lisant ces lignes, un jeune homme de Blois va recevoir comme une décharge électrique. C'est juré ! Il deviendra historien. Il écrira *Les récits des Temps mérovingiens*. Il se nomme Augustin Thierry.

Quatre jours après la publication des *Martyrs*, nouvelle tension entre Napoléon et Chateaubriand. Son cousin Armand vient d'être arrêté. Ils ont le même âge ; ils s'étaient bagarrés côte à côte contre d'autres gamins sur les quais de Saint-Malo. Ensuite, Armand avait joué un jeu dangereux ; il était devenu agent de liaison entre les Princes et les royalistes de France. Par gros temps, il avait dérivé dans son canot et les douaniers l'avaient capturé dans le Cotentin. Dès qu'il apprend la nouvelle, François se met en quatre pour le tirer de ce mauvais pas. Il alerte Delphine et Fouché qui se connaissaient, il s'adresse à l'impératrice Joséphine, il écrit même à Napoléon qui jette sa lettre au feu. En désespoir de cause, il fait passer à Armand une redingote, un chapeau, une culotte et un gilet pour qu'il puisse être jugé dans une tenue décente. Armand sera fusillé dans la plaine de Grenelle.

En avril 1811, François va se lancer dans une nouvelle escarmouche avec le pouvoir, la troisième en cinq ans. Il présente sa candidature à l'Académie française au fauteuil de Marie-Joseph de Chénier, le frère d'André. C'était jouer avec le feu car Chénier était anticlérical, il avait éreinté *Atala* lors de sa publication mais surtout il avait voté la mort de Louis XVI. Pour Chateaubriand, il était donc difficile de prononcer son éloge. Or, au moins dans un premier temps, il va plutôt bien se sortir de ce piège qu'il s'était tendu à lui-même. « Aujourd'hui, écrit-il en substance, un académicien a autre chose à faire qu'à s'occuper de chicanes grammaticales. Il a le devoir de témoigner sur les grands sujets du moment, quitte à en subir les conséquences . » Autrement dit, avec pas mal d'avance, il affirme le droit de critique des intellectuels. Il envoie son discours pour examen à une commission académique de cinq

membres qui n'arrive pas à l'approuver ou à le rejeter. Il soumet alors son texte à l'assemblée des académiciens... qui le repousse et Chateaubriand refuse d'y changer un iota. Napoléon s'en mêle et barre de grands coups de crayon les passages qui ne lui conviennent pas. Résultat : le discours ne sera pas prononcé et Chateaubriand ne siégera pas à l'Académie avant la Restauration. Bien entendu ! sous le règne de Louis XVIII, il ne sera pas question de prononcer l'éloge d'un jacobin. Voilà pourquoi, à ce jour, Chateaubriand est l'un des rares académiciens à n'avoir jamais prononcé son discours de réception.

En 1811, François a quarante-trois ans et il a l'impression d'avoir son avenir derrière lui. Encore une fois, il n'a plus d'argent et, avec Céleste, il mène « petit ménage ». Entre les deux conjoints, le ton monte parfois. D'autant que le maître de la Vallée aux Loups a pris l'habitude d'inviter chez lui ses « Madames » comme dit Céleste. Il les convie dans son cabinet de travail, la tour Velléda située au fond du parc. Parmi ces « Madames », il y a, bien sûr, Mme de Duras et d'autres dames huppées du faubourg Saint-Germain mais aussi Delphine de Custine qui fait une apparition alors que François n'est pas là ; elle n'est venue que pour voir comment son ancien amant vit et travaille. Même Natalie de Noailles participe au pèlerinage. Céleste a d'ailleurs passé un mois à Méréville, chez Natalie, en compagnie de son mari. Pour François, il n'y a donc pas Céleste d'un côté et ses amies de l'autre. Il aime avoir autour de lui toutes les femmes qui comptent dans sa vie.

Céleste, de son côté, invite d'autres amis qui sont aussi les siens: Fontanes qui a joué le rôle de Mentor auprès de François dans sa jeunesse et qui va devenir Grand Maître de l'Université impériale, l'explorateur Alexandre de Humboldt, Pasquier et Molé qui serviront tous les régimes, Clausel de Coussergue qui est député au Corps législatif et qui se charge des courses de Céleste à Paris, le philosophe Joseph Joubert et sa femme.

1812...Entre Natalie et François, c'est fini. Claire de Duras incite son ami à travailler sérieusement les *Mémoires* qu'il a déjà ébauchés.

En 1814, Napoléon tombe pour la première fois et Chateaubriand se lance à fond dans la politique. Alors que l'Empereur n'est pas encore descendu de cheval, François publie *De Buonaparte, des Bourbons et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe*. Les premiers mots méritent de figurer parmi les phrases célèbres : « Non, je ne croirai jamais que j'écris sur le tombeau de la France ». C'est un texte féroce et injuste. Et pour bien marquer que Napoléon est à peine français, il le dénomme « Buonaparte ».

Après le départ de l'Empereur pour l'île d'Elbe, François tient balance égale entre réaction et libéralisme. Cette position convient à Louis XVIII qui lui demande de rédiger une autre brochure avec pour sujet la Charte qu'il vient d'octroyer aux Français.

1815, le 1^{er} mars Napoléon débarque à Golfe Juan. Le roi et quelques fidèles, dont Chateaubriand et Céleste, partent pour Gand. A cette occasion, Chateaubriand est nommé ministre de l'Intérieur. C'est sa première fonction politique.

Le 18 juin, François part se promener dans la campagne et, tout à coup, il entend un grondement sourd et puissant. Il pense d'abord qu'il s'agit d'un orage. Mais non ! C'est un immense roulement d'artillerie porté par le vent. Une bataille se déroule à 46 km. de là, à

Waterloo.

« Chaque bruit parvenu à mon oreille n'était-il pas le dernier soupir d'un Français ? Etait-ce un nouveau Crécy, un nouveau Poitiers, un nouvel Azincourt, dont allaient jouir les plus implacables ennemis de la France ? S'ils triomphaient, notre gloire n'était-elle pas perdue ? Si Napoléon l'emportait, que devenait notre liberté ? Bien qu'un succès de Napoléon m'ouvrit un exil éternel, la patrie l'emportait dans ce moment dans mon cœur ; mes vœux étaient pour l'oppresser de la France, s'il devait, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère. »

Chateaubriand revient à Paris. Le voici ministre d'Etat et pair de France. Il prend son nouveau métier très au sérieux et prononce huit discours dont l'un sur le statut de la magistrature. Dans le même temps, il met la dernière main à la brochure demandée par le roi, *La monarchie selon la Charte*, dans laquelle il défend deux thèses : celle d'un gouvernement responsable devant la Chambre élue et celle d'une liberté responsable de la presse. Le 7 septembre 1816, il va signer le bon à tirer lorsque Louis XVIII annonce la dissolution de la chambre dite « Chambre introuvable » parce qu'elle comportait à son goût trop de députés ultras, les amis politiques de Chateaubriand. François se met en colère et ajoute à son texte un post-scriptum dans lequel il dit que dissoudre une assemblée monarchiste est une drôle de façon de défendre la royauté.

Désastre ! Trois jours après, Chateaubriand perd son titre et son traitement de ministre . Il est d'autant plus touché qu'il ne peut plus rembourser son emprunt pour la Vallée aux Loups. Il est obligé de la mettre en vente et c'est Mathieu de Montmorency qui l'achètera en 1818 sur la recommandation de Mme Récamier.

Car, en mai 1817, au milieu de toutes ses difficultés, il est arrivé à François un bonheur incommensurable. Il est tombé amoureux de Juliette Récamier qu'il n'avait fait qu'entrevoir les années précédentes. Et Juliette l'aime. Le coup de foudre est tombé chez Mme de Staël au cours d'un dîner. Juliette, l'ancienne « merveilleuse » du Directoire a quarante ans. Elle est belle, vive, gaie et supérieurement intelligente. L'un comme l'autre, arrivés à la moitié de leur vie, avaient besoin d'une âme-sœur, de quelqu'un à qui tout confier.

Pendant ce temps, Natalie est devenue folle. Et François, avec Céleste, reste sans un sou. Comme toujours, quand cela va mal, ils vont chez des parents et des amis, de château en château, avec leurs bagages, tels les rois d'autrefois. Cette année-là, les premiers à les recevoir sont les Montboissier. Et, en juillet 1817, à Montboissier, il va se passer quelque chose d'extraordinaire dans l'histoire de la littérature française : pendant que Céleste est au fond de son lit avec une bronchite, François se promène dans le parc. Tout à coup, sur la plus haute branche d'un bouleau, il entend siffler une grive. Aussitôt, il se revoit dans les bois de Combourg. Il découvre alors qu'une simple sensation peut faire revivre le passé. A douze kilomètres de là, à la fin du siècle, Marcel Proust fera la même découverte avec sa madeleine et sa tasse de thé.

En 1818, Chateaubriand va devenir un véritable journaliste et plus seulement un éditorialiste. Il va animer un journal de tendance ultra : *Le Conservateur*. Les conférences de rédaction ont lieu à son domicile. En effet, ses finances vont mieux ; le journal gagne de l'argent, François est actionnaire, il va y publier 50 articles à 10 francs-or la page. Parmi ses

collaborateurs : le philosophe Bonald et le jeune abbé de Lammenais. La cible du journal est Decazes, ministre de la Police, qui fait office de chef de gouvernement. Decazes, ancien haut fonctionnaire impérial, défend une ligne politique modérée tout en multipliant les mauvais coups contre la droite. Pour Chateaubriand et ses amis, la cible est d'autant plus difficile à atteindre que Decazes est le protégé de Louis XVIII.

1819...changement important dans la vie des Chateaubriand, Céleste, qui y songeait depuis des années, installe rue d'Enfer, aujourd'hui boulevard Denfert-Rochereau, une maison de retraite pour prêtres âgés et dames seules victimes de la Révolution et qui n'ont pas les moyens de se soigner. Cet établissement porte le nom d'Infirmerie Marie-Thérèse comme la fille de Louis XVI, l'épouse du duc d'Angoulême. François financera en partie cette infirmerie. Mais Céleste, excellente gestionnaire, a trouvé le moyen d'apporter, elle aussi, un peu d'argent : elle a créé un atelier de fabrication de chocolat qui durera jusque dans les années 1920. C'est ainsi que le jeune Victor Hugo, qui disait « je veux être Chateaubriand ou rien », sera obligé de dépenser un mois entier de pension pour acheter du chocolat au grand homme ...ou plutôt à la petite dame.

Le 13 février 1820, un ouvrier du nom de Louvel assassine le duc de Berry. Berry, fils du comte d'Artois, futur Charles X, était le seul membre de la famille royale capable d'avoir un héritier. Louvel semblait donc avoir bien calculé son coup. Mais ce qu'il ne savait pas, et que pratiquement personne ne savait, c'est que la duchesse de Berry était enceinte depuis peu. Son fils sera le petit duc de Bordeaux. Dans l'immédiat, *Le Conservateur* rend Decazes responsable de cet attentat en raison de sa politique laxiste à l'égard des républicains et des bonapartistes. Chateaubriand utilisera même à son égard une formule terrible : « les pieds lui ont glissé dans le sang. » Decazes démissionne. Richelieu lui succède. *Le Conservateur*, ayant abattu sa tête de turc, se saborde. Avec le nouveau gouvernement, Chateaubriand revient en grâce. Il est nommé ambassadeur à Berlin. Il sera trois fois ambassadeur et à chaque fois pour la même raison : le gouvernement veut bien le récompenser et se concilier ses amis politiques mais surtout il cherche à l'éloigner car il le juge « ingérable », prêt à tous les coups de tête.

A Berlin, Céleste ne l'accompagne pas. Mais il ne sera pas longtemps absent. Trois mois et demi après son arrivée, il prend un congé et regagne Paris. Puis il démissionne parce que ses amis politiques sont malmenés. Mais dès la fin de 1821, le voici ambassadeur à Londres, toujours sans Céleste, dans cette ville où, vingt-huit ans plus tôt, il avait failli mourir de faim. En 1822, il dirige la délégation française au Congrès de Vérone qui doit décider si la France va intervenir militairement en Espagne pour remettre sur son trône un Ferdinand VII chahuté par ses militaires et ses députés libéraux. Chateaubriand est pour l'intervention, son ministre Mathieu de Montmorency veut attendre. Et le roi ? Il est pour. Du coup, Mathieu démissionne et Villèle, président du Conseil, propose la place à Chateaubriand qui se fait prier puis accepte.

Contrairement à la guerre d'Espagne menée par Napoléon, cette expédition sera un succès pour l'armée française. Chateaubriand, nuit et jour, va suivre ce conflit de très près. C'est sa guerre. Finalement, Ferdinand sera remis sur son trône après la prise du Trocadéro. Notre ministre des Affaires étrangères est content de lui, d'autant plus content qu'en même temps il a mené une intrigue torride avec Cordelia de Castellane.

Pourquoi était-il favorable à cette guerre ? Pour trois raisons : remettre un Bourbon sur son trône, forger une armée à partir de l'armée impériale et des officiers qui avaient émigrés et redonner à la France sa place parmi les grandes nations européennes. Ouvrons maintenant une parenthèse : quelles sont, et quelles seront, les projets politiques de Chateaubriand ? D'abord, à la base de tout, il n'est pas congelé dans le passé. Pour lui, ce n'est pas la tradition qui fonde les valeurs mais les valeurs qui doivent fonder la tradition. Dans le même temps, les progrès techniques ont bouleversé non seulement le commerce mais aussi la circulation des idées. Un bon gouvernement doit accompagner ce mouvement. Mais le mouvement ne suffit pas à faire tenir debout une société. Il faut une morale. Et sa morale personnelle, c'est le roi. D'où cette devise plusieurs fois réaffirmée : « je suis monarchiste par raison (à l'époque en effet à part la Suisse et les États-Unis il n'y a guère de républiques), républicain par goût mais bourbonien par devoir ». Au départ, il jouera la carte ultra parce qu'il ne veut pas entendre parler des anciens républicains et des anciens bonapartistes auxquels le rattachent trop de souvenirs douloureux mais, chez les ultras, il restera toujours un mouton noir car il veut le maintien de la Charte, une Chambre représentative avec initiative des lois, des débats publics et la liberté de la presse. « Au fil des ans, explique Jean-Paul Clément dans son livre sur Chateaubriand, il va envisager un élargissement du domaine républicain s'accompagnant d'un rétrécissement corrélatif du domaine royal jusqu'au point de jonction où l'on parviendrait à une présidence royale ». Rien d'étonnant à ce que l'un des plus fervents admirateurs de Chateaubriand soit le général De Gaulle qui mettra au monde une constitution dont le chef est un véritable monarque élu qui a plus de pouvoirs qu'aucun président ou chef de gouvernement européen. Lors de sa fameuse conférence de presse sur les hommes politiques qui sautent sur leur chaise comme des cabris en criant « l'Europe, l'Europe, l'Europe », le général cite les écrivains qui représentent le mieux leur pays : pour l'Angleterre, c'est Shakespeare ; pour l'Allemagne, Goethe ; et pour la France, il n'y en a qu'un, c'est Chateaubriand.

En politique internationale, Chateaubriand est un farouche partisan de l'indépendance de la Grèce. En Amérique latine, où l'Espagne est en train de perdre la main, il verrait bien des Bourbons à la tête des nouveaux états. Enfin Chateaubriand, qui s'était bien entendu avec le tsar Alexandre, songe à une entente franco-russe qui verra le jour à la fin du siècle.

Mais les visions de Chateaubriand vont plus loin que des aménagements constitutionnels ou des projets de traités. Il prévoit la chute des monarchies qui gouvernent, il redoute l'uniformisation (une société d'abeilles), une mondialisation culturelle, un idiome universel tout cela n'empêchant pas une individualisation à outrance.

Pour en terminer avec cette parenthèse, à noter que Chateaubriand ne se contente pas d'émettre de larges idées sur l'avenir, il participe au combat politique. Avec l'appui des relations et des salons de Claire de Duras et de Juliette Récamier, il agit par des brochures et des articles, par ses discours à la Chambre des pairs et par son rôle de porte-parole d'une partie de la droite...porte-parole et non dirigeant car pour diriger un mouvement politique il manquait de souplesse.

Reprenons le fil des années : 6 juin 1824, nouveau coup de tonnerre : Villèle propose aux députés de réduire les intérêts des emprunts d'Etat et, avec l'argent ainsi économisé, indemniser les émigrés spoliés pendant la Révolution. Chateaubriand est contre ce projet. Villèle lui demande tout de même de le soutenir. Notre ministre croit se tirer de ce mauvais

pas en ne disant ni oui ni non. Fureur de Louis XVIII qui crie à la trahison. Chateaubriand est chassé du gouvernement « comme s'il avait, dit-il, volé la montre du roi sur la cheminée ». Louis XVIII mourra trois mois plus tard. Son frère va lui succéder sous le nom de Charles X.

Et voici les Chateaubriand à nouveau pauvres, à nouveau sur les routes. Côté cœur, Cordelia c'est fini. Reste Juliette. François travaille alors beaucoup. En 1826, il publie ses *Œuvres complètes*, complètes du moins à cette date-là. On y trouve *Les Natchez* et *Les Aventures du dernier Abencérage*. Dans cette nouvelle, figurent plusieurs chansons que l'on chantera longtemps dans les salons et notamment la romance de Lautrec que François avait écrite il y a quelques années sous un autre titre. En voici un extrait :

« Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore !
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Oh ! Qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours ! »

1828... Villèle est renversé, Martignac lui succède et François est à nouveau en selle. Il est nommé ambassadeur à Rome, son rêve. Cette fois, il va partir avec Céleste. Outre la rédaction des dépêches à son ministre et qu'il rédige avec soin, il favorise le travail des artistes français installés sur place. C'est ainsi qu'il fait ériger un monument à la mémoire de Nicolas Poussin qui, avec Le Lorrain, est son peintre préféré. Mais son plus gros travail va être l'élection du successeur du pape Léon XII. Son candidat, qui est pro-français, sera élu et prendra le nom de Pie VIII. Chateaubriand s'en félicite. En revanche, et Paris lui en fera le reproche, il n'a pu empêcher le cardinal Albani, pro-autrichien, d'être désigné à la Secrétairerie d'Etat.

Un ambassadeur doit recevoir. Chateaubriand ne lésinera jamais sur ce chapitre même s'il doit en être de sa poche. C'est l'honneur de la France qui est en jeu. Ainsi, il avait organisé avec Céleste, dans les jardins de la Villa Médicis, une fête somptueuse en l'honneur de la grande-duchesse Hélène Pavlovna. Entre parenthèses, il est toujours aux petits soins pour la Russie. Mais soudain éclate un orage. Céleste prend aussitôt les dispositions pour faire rentrer les invités. Mais François, lui, est au-dessus de cela. Il admire « les groupes qui se jouaient

dans les rafales, les femmes dont les voiles tourmentés battaient leur visage et leurs cheveux, la sartarella qui continuait dans la bourrasque, l'improvisatrice qui déclamait aux nuages, le ballon qui s'envolait de travers ». Il ajoute : « dans mes soirées, je vois passer devant moi ces femmes du printemps qui s'enfoncent parmi les fleurs, les concerts et les lustres : on dirait des cygnes qui nagent vers des climats radieux ».

Et puis, bien sûr ! à Rome il tombe amoureux bien que Céleste soit sur place. Sa nouvelle conquête est jolie, intelligente, et rieuse. Elle écrit des romans. Elle se nomme Hortense Allart. Elle admire Chateaubriand et elle professe « qu'une femme ne connaît bien les grands hommes que s'ils ont été ses amants ». Elle a vingt-sept ans et lui soixante-et-un. La passion de François pour Hortense sera une passion joyeuse, parfois mélancolique et qui se transformera en amitié. Ils se reverront à Paris où ils feront des escapades dans des petites auberges.

En mai 1829 Chateaubriand, qui supporte mal les critiques à propos de l'affaire Albani, revient à Paris. Mais il espère retourner à Rome. Dans le monastère Saint Onuphre, il a même retenu une cellule pour finir ses jours, juste à côté de celle occupée autrefois par son poète préféré : Le Tasse. A peine arrivé, il se précipite aux pieds de Juliette dans son petit logement de l'Abbaye aux Bois, sur la rive gauche. Mais, en même temps, il attend Hortense. Il se débarrasse d'une admiratrice avec laquelle il a entretenu une belle correspondance, Mme de Vichet, qui ne lui avait pas avoué qu'elle avait la cinquantaine et il donne rendez-vous à Cauterets, dans les Hautes-Pyrénées, à la jeune Léontine de Villeneuve, l'Occitanienne.

Arrive l'été 1830. Chateaubriand est à Dieppe avec Juliette. Dès qu'il apprend que Polignac, qui a remplacé Martignac, et Charles X suppriment la liberté de la presse, il saute dans la diligence pour Paris. Tout le monde attend qu'il démissionne de son poste d'ambassadeur. Un peu à contrecœur, il finit par signer sa lettre de démission. Décidément ! il n'aura jamais pu fréquenter longtemps les allées du pouvoir. Pendant les Trois Glorieuses, les « Trois journées-soleil » comme il dit, près du Palais-Royal il est reconnu par des étudiants qui se mettent à crier « Vive le défenseur de la liberté de la presse ! » Il a beau ajouter « Vive le roi ! », personne ne lui en tient rigueur. C'est alors qu'un solide gaillard se plie en deux et le hisse sur ses épaules. Et c'est avec cette escorte carnavalesque qu'il arrive dans la cour du palais du Luxembourg où siège la Chambre des Pairs. Pendant ce temps, à peine les derniers coups de fusil tirés, une soixantaine de députés ont demandé au duc d'Orléans de devenir lieutenant-général du royaume. Ce qu'il va accepter en attendant mieux. Le futur Louis-Philippe invite tout de suite Chateaubriand afin d'obtenir son ralliement. Après tout, le libéralisme ambiant devrait lui convenir. Mais non ! François reste intraitable : même si Charles X a abdiqué de même que son fils le duc d'Angoulême, il reste le petit duc de Bordeaux, âgé de dix ans. C'est à lui que la couronne doit revenir à sa majorité. Plus que jamais, François est « bourbonien par honneur ».

Le 7 août, devant la Chambre des Pairs, il va fustiger les partisans de Charles X qui l'avaient traité de Jacobin chaque fois qu'il les avait mis en garde et qui maintenant s'appêtent à trahir : « que tous ces preux, dit-il, tremblent maintenant accroupis sous la cocarde tricolore, c'est tout naturel. Les nobles couleurs dont ils se parent protégeront leur personne et ne couvriront pas leur lâcheté ». Il quitte alors la tribune, descend le grand escalier, se rend à son vestiaire, enfile sa redingote et va vendre à un marchand pour une somme ridicule son habit de pair de France et ses dorures. Il a perdu sa pension. Il est à nouveau pauvre, volontairement.

Met- il bas les armes ? Pas du tout. Désormais, il bombarde les gouvernements de Louis-Philippe à coups de brochures. Avec l'industrialisation et la ruée des manouvriers vers les villes où ils vivent dans une misère qu'on a de la peine à imaginer, Chateaubriand attaque violemment le régime bourgeois : «à mesure que l'instruction descend dans les classes inférieures, celles-ci découvrent la plaie secrète qui ronge l'ordre social irrégulier. La trop grande disproportion des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée ; mais aussitôt que cette disproportion a été généralement aperçue, le coup mortel a été porté.../..Essayez de persuader au pauvre, lorsqu'il saura bien lire et ne croira plus, lorsqu'il possédera la même instruction que vous, essayez de lui persuader qu'il doit se soumettre à toutes les privations, tandis que son voisin possède mille fois le superflu : pour dernière ressource, il vous faudra le tuer ».

C'est ce qui se passera en juin 1848 et en 1871.

Devant ces coups de boutoir, la presse orléaniste va le traiter de « démolisseur ». Un éditorialiste ira même jusqu'à écrire : « Harmonieux vieillard, repose-toi ». Mais ce n'est pas le moment car il se passe quelque chose qui va l'occuper de 1832 à 1834 et qui lui vaudra un petit séjour en prison : Marie-Caroline, duchesse de Berry, veut faire de lui son défenseur.

Marie-Caroline, d'origine italienne, est la mère du petit duc de Bordeaux. Elle est vive, courageuse et romanesque en diable. En février 1832, réfugiée en Italie alors que son fils et sa fille sont en Autriche sous la garde de leur grand-père l'ex-roi Charles X, elle désigne un « gouvernement secret » dont la mission est de placer à sa majorité le duc de Bordeaux sur le trône. En attendant, elle se donne le titre de « régente de France ». Or, dans ce gouvernement et à son corps défendant, elle nomme Chateaubriand qui pourtant lui déconseille de tenter quoi que ce soit. Mais elle ne l'écoute pas. Deux mois plus tard, elle débarque clandestinement dans le Midi et tente de soulever la Provence. Echec. Elle gagne alors la Vendée où elle cherche à déclencher une nouvelle guerre civile. Re-échec. Traquée, elle est arrêtée et internée. C'est alors qu'elle publie un communiqué pour annoncer qu'elle s'était secrètement mariée en Italie avant son départ. Ce qui ne fait que donner plus de poids aux rumeurs qui la disaient enceinte alors que le duc de Berry était mort depuis douze ans. Encore détenue dans sa prison de Blaye et avant d'accoucher d'une petite fille, Marie-Caroline annonce le nom de son mari. Il s'agit d'un noble italien, le comte Ettore de Lucchesi-Palli. En même temps, elle demande à Chateaubriand de partir pour Prague où réside Charles X. Sa mission consiste à demander à l'ancien roi qu'elle puisse conserver sa qualité de princesse française et de régente de France. La réponse est nette : il ne peut en être question puisque Marie-Caroline a épousé un étranger.

Chateaubriand a donc échoué. Mais il n'en fait pas un drame. Il a pu partir seul sur les routes, loin de Céleste, et il a profité du voyage pour visiter Venise.

Tout au long des années qui suivent 1830, Chateaubriand n'a plus aucun revenu régulier. Il doit donc, comme dans le passé, vivre de sa plume. Il va publier successivement ses *Etudes historiques* et sa traduction du *Paradis perdu* de Milton ; aujourd'hui encore lorsque vous achetez cet ouvrage dans *Le livre de poche*, c'est à la traduction de Chateaubriand que vous avez droit. A la suite, il fait paraître *L'Essai sur la littérature anglaise* et *Le Congrès de Vérone*. En 1834, le théâtre de Versailles joue sa tragédie *Moïse*. C'est un four retentissant. Cette activité débordante est entrecoupée de voyages en France et en Suisse où il rencontrera le

futur Napoléon III qui, comme Louis-Philippe, tentera de se l'attacher. Mais en vain. Au cours des années suivantes, il voyagera encore, notamment à Venise et à Londres, à la demande du comte de Chambord, ex-duc de Bordeaux.

Céleste et François sont maintenant domiciliés rue du Bac face à l'actuel jardin Chateaubriand. François travaille à ses *Mémoires* et aussi à *La vie de Rancé* qu'il publiera en 1844. Pour Jean d'Ormesson, jamais le style de Chateaubriand n'a été aussi percutant que dans ce livre consacré au réformateur de la Trappe. On peut y lire que le cardinal de Retz est « un vieil acrobate mitré » ; à propos de Mabillon : « dans l'ombre des cloîtres, on entendit un bruit de papier et de poussière, c'était Mabillon qui s'élevait » ; quant à Saint-Simon, « il écrivait à la diable pour l'éternité ». Inutile de préciser que dans ce livre extravagant, admiré par les surréalistes, Chateaubriand parle autant de lui que de Rancé.

Après son travail du matin, Chateaubriand, toujours élégant, une fleur à la boutonnière, une badine à la main, rend visite à Juliette qui habite pas très loin. Dans son salon, elle a rassemblé un petit public trié sur le volet qui écoute des extraits des *Mémoires d'outre-tombe* lus par Jean-Jacques Ampère, fils du physicien. Il y a là Sainte-Beuve qui prend des notes, Ozanam, Lacordaire, Tocqueville, qui est le cousin germain d'un neveu de Chateaubriand, et quelques autres. Ces *Mémoires* vont aider les Chateaubriand à vivre. En effet, depuis 1836, des investisseurs ont fondé une société qui devait publier l'ouvrage après la mort de l'auteur, encaisser les bénéfices et, en attendant, verser à François et à son épouse un petit capital et une rente. Mais les actionnaires de la société trouvent que les Chateaubriand mettent du temps à mourir. Aussi vendent-ils leurs droits à Emile de Girardin, fondateur du journal *La Presse*. Chateaubriand est désespéré ; son œuvre va être tronçonnée et voisiner avec la publicité mais il ne peut rien faire.

Après la mort de François, les éditions vont se succéder ; depuis 1948 nous en sommes à la septième. Pourquoi ? Parce que les *Mémoires* sont, elles aussi, une œuvre à facettes. Les éditions ne diffèrent pas seulement par les notes et les introductions mais aussi parce que nous avons des versions différentes dont l'une vient d'être achetée par la Bibliothèque nationale. En effet, l'auteur a inclus puis retiré des livres entiers tel *Le Congrès de Vérone*. En outre, il a réécrit certains paragraphes et dans les derniers mois de sa vie, à la demande de Juliette, il a retranché des passages relatifs à des personnes encore en vie.

Cela dit, que trouve-t-on dans ces volumes qui sont considérés comme l'une des cinq ou six œuvres les plus importantes de la littérature occidentale ? D'abord, François parle de lui. Évidemment ! ce sont des mémoires. Seulement, attention ! Il ne raconte pas tous les détails de sa vie mais seulement « ce qui est convenable à sa dignité d'homme ». En plus, il peint la fresque d'une époque : « j'ai rencontré, écrit-il, presque tous les hommes qui ont joué de mon temps un rôle grand ou petit dans les armes, l'Eglise, la politique, la magistrature, les sciences et les arts ». Ainsi cette scène qui se déroule le 7 juillet 1815. Après Waterloo, Louis XVIII revient vers Paris. Il fait halte à Saint-Denis, dans les bâtiments de la Légion d'Honneur. C'est le soir. Chateaubriand va lui rendre visite.

« Introduit dans une des chambres qui précédaient celle du roi, je ne trouvai personne ; je m'assis dans un coin et j'attendis. Tout à coup une porte s'ouvrit : entre silencieusement le vice appuyé sur le bras du crime, M. de Talleyrand marchant soutenu par M. Fouché ; la vision infernale passe lentement devant moi, pénètre dans le cabinet du roi et

disparaît. Fouché venait jurer foi et hommage à son seigneur ; le féal régicide, à genoux, mit les mains qui firent tomber la tête de Louis XVI entre les mains du frère du roi martyr ; l'évêque apostat fut caution du serment ».

Quelques années auparavant, Chateaubriand avait rédigé cette note : « chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé ». Quand l'homme meurt, peut-on ajouter, ce monde disparaît sauf si l'homme en question laisse derrière lui des *Mémoires d'outre-tombe*.

La fin de Chateaubriand est douloureuse. En août 1846, il se fracture la clavicule. Dès lors, il passe le plus clair de son temps dans un fauteuil. Rue du Bac, les visites se font rares : Béranger, Lamennais, Hortense Allart, toujours proche de son vieil ami, et Juliette qui devient aveugle. Elle a fini par entretenir de bons rapports avec Céleste et se fait conduire chaque jour près du seul homme qu'elle a aimé.

Le 9 février 1847, Céleste meurt à soixante-treize ans. Elle avait l'habitude de faire des scènes à tous les membres de son entourage y compris François qui endurait l'orage en silence ou prenait la fuite. En vérité, elle adorait son grand homme mais le prenait pour un enfant qu'il fallait toujours gourmander. Toutefois, pour agacé qu'il soit, il parlait toujours d'elle avec déférence. Elle se fera enterrer dans la chapelle de l'Infirmier Marie-Thérèse. Juliette et François, de leur côté, songent alors à se marier mais ils vont vite y renoncer par respect pour Céleste.

Le 22 février 1848, rue du Bac, on entend une rumeur qui s'amplifie. François sort de son rêve et demande : « Que se passe-t-il ? ». Tocqueville lui répond : « C'est le peuple de Paris qui vient de renverser la monarchie de Louis-Philippe. » Et, sans la moindre charité chrétienne, François conclut : « c'est bien fait ! ».

Le 3 juillet 1848, il reçoit les derniers sacrements. Puis Juliette lui tient les mains. Le 4 au matin le grand visionnaire meurt. Il allait avoir bientôt quatre-vingts ans. Victor Hugo arrivera tout de suite. Juliette quittera cette terre dix mois plus tard.

Chateaubriand aura des obsèques nationales. Toutefois sa disparition ne fera pas la « une » des journaux car Paris vit en pleine tragédie. Fin juin, dans les arrondissements situés à l'est, ont eu lieu les combats les plus sanglants qui se soient déroulés depuis longtemps. Les ouvriers se sont rebellés contre la fermeture des Ateliers nationaux.

Bilan : 500 tués sur les barricades tant du côté des émeutiers que de la Garde nationale et de la Garde nationale mobile, 3.000 ouvriers fusillés après les combats et 4.000 déportés en Algérie. En outre, on déplorait la mort de six généraux et de Mgr Affre, archevêque de Paris, touché par une balle perdue.

La presse ne passera tout de même pas sous silence la perte de celui qui l'avait si bien défendue. Dans *Le Journal des Débats* auquel il avait longtemps collaboré, on peut lire : « le nom de Chateaubriand sera toujours associé à la liberté de la pensée, de la parole et de l'écriture ». Parfois les éditorialistes se montrent critiques. *La Réforme* de Ledru-Rollin, après lui avoir reproché de ne pas s'être suffisamment occupé des questions sociales, prononce le jugement suivant : « Cet homme est mort dans la gloire, embaumé comme un saint par toutes les hypocrisies du temps ». *Le Times*, qui se souvient de l'expédition

d'Espagne peu appréciée du gouvernement britannique, lui donne le coup de pied de l'âne : « la vanité et les prétentions qui étaient inoffensives ou seulement risibles chez un chevalier errant des lettres devinrent dangereuses et intolérables chez un ministre chargé de la difficile tâche de consolider une antique dynastie sur de nouvelles bases ». *Le Constitutionnel*, proche de Thiers, fait preuve de plus de générosité et de perspicacité : « Il vénère le passé mais comprend le présent. Son genre se ploie entre les deux France pour les concilier et les confondre ».

Mais c'est sans doute *Le Bien public*, républicain libéral, qui, dans une formule ramassée, situe le mieux la mission que s'était donnée Chateaubriand : « il avait voulu relier le passé à l'avenir par la main de la liberté. »

Michel Moineau

journaliste